



HAL
open science

**Les Méditerranéens au contact des peuples de l’océan
Indien : une contribution à l’histoire des connexions
culturelles à l’époque hellénistique (IV^e siècle a.C. -I^{er}
siècle a.C.)**

Pierre Schneider

► **To cite this version:**

Pierre Schneider. Les Méditerranéens au contact des peuples de l’océan Indien : une contribution à l’histoire des connexions culturelles à l’époque hellénistique (IV^e siècle a.C. -I^{er} siècle a.C.). Karine Rance. La scène de la rencontre Altérité en dialogue de l’Antiquité à nos jours, 2019, 978-2-84516-862-6. halshs-03255841

HAL Id: halshs-03255841

<https://shs.hal.science/halshs-03255841>

Submitted on 9 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Méditerranéens au contact des peuples de l'océan Indien : une contribution à l'histoire des connexions culturelles à l'époque hellénistique (4^e siècle a.C. – 1^e siècle a.C.)

Pierre Schneider

Université d'Artois (Arras)

1. Préambule

Tout lecteur d'Hérodote sait quel degré d'attention la première enquête historique qui nous soit intégralement parvenue, parfaitement helléno-centrée – car l'historien narre les guerres médiques¹ – a porté à de nombreux peuples du monde. En voici un exemple, choisi parmi une vaste collection : « Tous les hommes sont convaincus de l'excellence de leurs coutumes. En voici une preuve entre bien d'autres. Au temps où Darius régnait, il fit venir un jour les Grecs qui se trouvaient dans son palais et leur demanda à quel prix ils consentiraient à manger, à sa mort, le corps de leur père. Ils répondirent qu'ils ne le feraient jamais, à aucun prix. Darius, ensuite, fit venir les Indiens qu'on appelle *Kallatai*, qui, eux, mangent leurs parents. Devant les Grecs, qui suivaient l'entretien grâce à un interprète, il leur demanda à quel prix ils se résoudraient à brûler sur un bûcher le corps de leur père. Les Indiens poussèrent les hauts cris et le prièrent instamment de ne pas tenir de propos sacrilèges. »²

Cette anecdote est exactement l'une de ces rencontres interculturelles qui font l'objet du présent colloque. La « scène de la rencontre » se trouvait – très probablement – à Suse, dans le palais de Darius le Grand (*regn.* 522-486 a.C.). Celui qui orchestrait la rencontre, le Grand Roi en personne, avait convoqué des hommes, qui se trouvaient alors à Suse, mais qui ordinairement vivaient aux extrémités de son empire³ : d'un côté des Grecs – issus des cités grecques d'Ionie, en Asie Mineure –, à l'extrémité occidentale ; de l'autre côté, à l'est, des Indiens du Pendjab, que l'on ne peut localiser avec précision. Dans la perception qui devait être celle du roi, et que devait partager le lecteur d'Hérodote, cet écart spatial était en proportion de l'écart culturel : aucun risque de « mixité » en termes de *nomima* (mœurs, us et coutumes) pour des hommes si éloignés les uns des autres. Darius, avec la médiation d'un interprète, les interrogea tour à tour sur leurs usages funéraires respectifs. Et voici que les Grecs qui pratiquent la crémation apparaissent sacrilèges aux Indiens ; quant à ces derniers, qui pratiquent la

¹ Voir le début de l'ouvrage (Hérodote, *Histoires*, 1, 1).

² Hérodote, *Histoires*, 3, 38 (traduction A. Barguet, légèrement modifiée).

³ La cour royale achéménide accueillait des hommes des diverses parties de l'Empire, en raison de leur utilité quant aux affaires royales (voir Pierre Briant, *Histoire de l'Empire perse, de Cyrus à Alexandre*, Paris, 1996, p. 359-364). Nous savons très bien que des Grecs étaient au service de Darius. Les raisons de la présence des Indiens *Kallatai* nous sont inconnues. Leur présence doit faire suite à l'incorporation d'une partie du Pendjab à l'empire perse. Les *Kallatai* étaient déjà mentionnés par un historien antérieur à Hérodote, Hécateé de Milet, dont il ne nous reste que des fragments (Hécateé de Milet, *FGrH* 1 F298).

manducation des morts, ils transgressent, aux yeux de Grecs, l'interdit du cannibalisme. L'anecdote a d'abord une portée politique⁴ : en roi avisé, Darius se garde bien de modifier des coutumes qui cimentent chacun des peuples de son empire, tout en se tenant informé à leur sujet. C'est l'opposé de son prédécesseur, Cambyse, qui, sous couvert de l'autorité royale, avait parfois bousculé les affaires sacrées et les usages des peuples sujets.

La rencontre des Indiens *Kallatai* et des Grecs à Suse (?) est la première rencontre des peuples de la Méditerranée et de ceux de l'océan Indien qui nous soit rapportée avec quelques détails. Ce n'est que la première d'une longue série, si l'on considère la longue durée de l'histoire antique. De fait, la question des « rencontres interculturelles » pour moi, dont le domaine de recherche porte sur toutes les formes de connexions entre la Méditerranée antique et les mondes de l'océan Indien, est familière. Et ce colloque, qui se place dans la perspective de l'histoire connectée⁵, offre l'opportunité de dire avec force que l'histoire des connexions, des regards croisés, des réseaux qui ont relié entre eux les Méditerranéens et les peuples de l'océan Indien n'est pas impossible. Disons-le d'emblée – j'y reviendrai brièvement dans la troisième section – : les sources disponibles sont, dans la presque totalité, celle des Gréco-Romains. Faut-il, en l'absence d'archives en langue vernaculaire, « sources des perception locales », considérer que cette période de l'histoire est irréversiblement méditerranéo-centrée ? Faut-il se résoudre à l'impossibilité d'une « histoire des connexions réelles, c'est-à-dire des 'situations de contact' entre des groupes d'acteurs appartenant à des sociétés géographiquement éloignées »⁶ ? Si cette lacune grave avait été un obstacle définitif à toute enquête sur les connexions, je ne serais pas présent ici.

L'existence de réseaux et de connexions entre les Méditerranéens et les peuples de l'océan Indien est un point peu traité par l'historiographie du monde hellénistique – qui est l'époque à laquelle se limitera cette communication. La raison en est que, pendant longtemps, le monde hellénistique « a été d'abord et surtout étudiée par des hellénistes, parmi lesquels il n'a pas manqué de savants se consacrant, consciemment ou non, à élever un monument à la gloire de l'hellénisme, (...) exaltant 'les conquêtes de l'hellénisme' ou déplorant 'l'abâtardissement de la civilisation grecque au contact de l'Orient' »⁷. La perspective a beaucoup changé, particulièrement grâce aux travaux d'Édouard Will, qui s'est servi des concepts et des méthodes de l'anthropologie culturelle pour profondément décentrer le point de vue. Par la suite, d'autres recherches ont poursuivi ce travail de déconstruction du regard historiographique. Pour citer un

⁴ On y a vu, bien entendu, une première expression du concept anthropologique de « relativisme culturel ».

⁵ Voir l'argumentaire du colloque, rédigé par Jean-Philippe Luis, Stéphanie Maillot, Nathalie Ponsard et Karine Rance. Voir également l'introduction de Romain Bertrand, *L'histoire à parts égales*, Paris, 2011, p. 11-22 (« L'archive du contact et les mondes de la rencontre »).

⁶ Expressions empruntées à Romain Bertrand, « Rencontres impériales. L'histoire connectée et les relations euro-asiatiques », *RHMC* 54/4bis (2007) 69-89, p. 70.

⁷ Édouard Will, *Le monde grec et l'Orient*⁴, vol. 2, p. 504.

exemple assez récent, Amelie Kuhrt et Susan Sherwin-White ont voulu rompre avec l'image d'Alexandre le Grand insufflant une nouvelle vie à un empire achéménide despotique et moribond⁸. Toutefois, lorsque ces recherches considèrent les rencontres entre Grecs et non Grecs, elles se limitent généralement à un horizon peu éloigné du monde méditerranéen. À l'inverse, mon regard tentera de se porter vers les confins extraméditerranéens, de telle sorte que « le vaste monde », autant que faire se peut, n'échappe pas « à notre regard et notre examen »⁹.

« L'histoire connectée », écrivent Caroline Douki et Philippe Minard, « cherche à briser les compartimentages, ceux des histoires nationales comme ceux des 'aires culturelles', pour faire émerger les modes d'interaction 'entre le local et régional (...) et le supra-régional, qui est quelquefois global (...)'. Selon Subrahmanyam, l'alternative au 'grand récit de la modernisation' n'est pas dans l'émiettement parcellaire, (...) mais dans l'étude des interactions multiples, par delà les découpages étatiques (...), et à des échelles diverses. Il ne s'agit donc pas de simplement descendre à une autre échelle, mais de faire un pas de côté, pour regarder autrement, 'by moving laterally', et repérer les connexions plus ou moins masquées ou inaperçues. »¹⁰ Ce colloque, précisément, définit une échelle, qui n'est ni celle du « global » ni celle du « mondial ». Il s'agit de se situer à l'échelle de l'individu, ou des individus, et d'aller à cette forme primordiale de la connexion qu'est la rencontre entre sujets issus de monde différents. Or cette tâche n'est guère aisée, comme l'écrivaient naguère Édouard Will et Claude Orrieux. Réfléchissant aux processus acculturatifs – lesquels commencent toujours par des premières rencontres interculturelles –, les auteurs soulignent la présence et le rôle « des facteurs psychologiques ... qui sont toujours individuels par définition ». Or, ajoutent les auteurs, « l'historien est en général peu porté à prendre en considération la psychologie des individus, si ce n'est parfois pour tenter d'élucider les décisions de quelques 'grands hommes'. L'historien de l'Antiquité, lui, est même le plus souvent hors d'état de tenter l'aventure, faute de documents explicites, fussent-ils contradictoires ».¹¹ Ce constat est dramatiquement juste pour qui veut s'intéresser aux rencontres dans des espaces extra-méditerranéens. Arriver au niveau de l'individu, pour l'époque qui me concerne, c'est, au mieux, retrouver une courte dédicace ou une simple signature gravée sur un rocher, par exemple celle qui mentionne le passage de l'Indien Dorion – un cornac spécialiste du dressage des éléphants, qui accompagnait les chasseurs hellènes engagés par Ptolémée

⁸ Susan Sherwin-White et Amelie Kuhrt, *From Samarkhand to Sardis. A New Approach to the Seleucid Empire*, Berkeley – Los Angeles, 1993, p. 1-2 : « The old image of Alexander the Great and the Greeks resuscitating a moribund and bankrupt 'oriental' despotic state by introducing new forms of economic and social life, such as cities, markets, slavery and coinage (...) can now be seen as untenable. » Il faut également citer les travaux de P. Briant (voir *supra*, n. 3), qui dégage la Perse d'une historiographie hellénocentrée – tout en s'appuyant sur les sources classiques, irremplaçables –.

⁹ Giorgio Riello, « La globalisation de l'Histoire globale : une question disputée », *RHMC* 54/4bis (2007) 23-33, p. 27.

¹⁰ Caroline Douki & Philippe Minard, « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? » *RHMC* 54/4bis (2007) 7-21, p. 20.

¹¹ Édouard Will & Claude Orrieux, *Hellenismos – Ioudaïsmos*, Nancy, 1986, p. 122.

II ou Ptolémée III¹² ; ou encore, celle d'un marchand grec revenu indemne d'un voyage dans les parages du détroit de Bab el-Mandeb (le « pays de la myrrhe »), où il a évité de croiser des tribus redoutées¹³. De tels documents, aussi miraculeux soient-ils par le simple fait d'exister encore, ne disent rien de la rencontre. Heureusement, il reste des textes qui permettent de tenter l'aventure des premières rencontres, qui mettent en présence des Grecs et un seigneur de l'Inde, ou des Grecs et des peuples au mode de vie particulièrement rudimentaire de l'Afrique orientale. Ces documents ouvrent une fenêtre sur de multiples histoires dont on ne soupçonne pas l'existence, et sur des connexions souvent passées inaperçues.

Quel est le cadre spatial et temporel de ces « premières rencontres », de cet échantillon de contacts qui durent être foisonnants ? Chronologiquement, je me limite à l'époque hellénistique, c'est-à-dire à l'intervalle de temps qui sépare l'expédition d'Alexandre le Grand en Asie de la disparition des royaumes bâtis par ses successeurs. Ces rencontres se situent donc entre 329 *a.C.* et la fin du 2^e siècle *a.C.* Quant à l'espace, il est immense : c'est celui qui s'est brusquement ouvert aux Grecs à partir de la disparition de l'empire perse achéménide. Une grande partie de celui-ci a été incorporée à aux royaumes des successeurs d'Alexandre. Presque toutes les rencontres qui sont rapportées ici se déroulent dans un espace où les Grecs sont des étrangers ; dans un espace où, sans exclure la présence d'un certain rapport de force, ni une forme de domination symbolique, la situation coloniale ou impériale est absente ; dans un espace où les « acteurs venus d'ailleurs » sont généralement les Hellènes. Enfin, dans la plupart des cas, ces rencontres interculturelles mettent en cause des acteurs extrêmement éloignés – S. Subrahmanyam parlerait d'un haut degré « d'incommensurabilité » culturelles¹⁴.

2. Cinq rencontres, de la Bactriane à la mer Rouge

Voici donc une série de cinq rencontres, rangées par ordre chronologique. J'ai privilégié la variété, afin de donner une idée du matériau documentaire qui est resté à notre disposition. L'objet de cet article n'étant pas de critiquer et commenter les documents, je me limiterai à reprendre les détails les plus utiles.

¹² É. Bernand, *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine : recherches sur la poésie épigrammatique des Grecs en Égypte*, Paris, 1969, inscription n°164, p. 568-573.

¹³ A. Bernand, *Le Paneion d'El Kanais. Les inscriptions grecques*, Leyde, 1972, inscription n° 8, p. 38-39.

¹⁴ Sanjay Subrahmanyam, « Par-delà l'incommensurabilité : pour une histoire connectée des empires aux temps modernes », *RHMC* 54/4bis (2007) 34-53, p. 35-36.

En 329, Alexandre le Grand et son armée, comprenant des Grecs et des Macédoniens ainsi que d'autres ethnies, atteint Bactres (aujourd'hui Balkh, en Afghanistan). Comme de coutume, Alexandre décide de laisser une garnison de Gréco-Macédoniens dans la ville indigène, peuplée de Bactriens. Arrivant dans cet espace urbain, les Hellènes sont confrontés pour la première fois à une pratique particulière d'élimination des vieillards et des malades (en réalité, c'est une pratique funéraire de type iranien, c'est-à-dire zoroastrien). De toute évidence, cette rencontre choque les Hellènes, non pas, sans doute, en raison de la violence du spectacle lui-même, mais en raison du décalage avec leurs pratiques funéraires : « Tous ceux d'entre eux qui, pour vieillesse ou pour maladie, étaient déclarés incurables, étaient jetés vivants en proie à des chiens dressés et entretenus exprès et qu'on appelait dans la langue du pays d'un mot qui équivaut à notre locution de 'fossoyeurs' ; par suite de cet usage, tandis que les alentours de leur capitale n'offraient aux yeux aucun objet impur, presque tous les quartiers de l'intérieur n'étaient remplis que d'ossements humains. Au reste, Onésicrite ajoutait qu'Alexandre avait eu soin d'abolir cette coutume. »¹⁵ Alexandre avait interdit cette pratique aux habitants de Bactres, pour évidemment répondre à une demande des Grecs. Mais, comme on le sait par la suite du texte, il s'est trouvé très embarrassé, parce que ses prédécesseurs ne l'avait pas procédé ainsi¹⁶.

En 317 *a.C.*, les héritiers d'Alexandre le Grand se disputaient l'empire. En *Paraitakênê* (Parétacène, dans l'ouest de l'Iran), une grande bataille, où avaient été alignés des éléphants de guerre indiens, avait opposé Eumène de Cardia et Antigonos le Borgne. Les éléphants étaient guidés par des cornacs indiens. Du côté d'Eumène, un « stratège » indien, nommé Keteus, commandait une troupe d'animaux. Celui-ci étant mort au combat, il reçut des honneurs funèbres indiens. Conformément à l'usage, l'une de ses deux épouses, qui l'accompagnait, se jeta dans le bûcher funèbre et périt¹⁷, sous les yeux de l'armée tout entière – et donc de nombreux Hellènes –, dont Diodore de Sicile rapporte l'étonnement : « Enfin, après avoir embrassé ses domestiques, elle monta sur le bûcher, appuyée sur le bras de son frère, et elle termina sa vie héroïquement, au milieu d'une foule de spectateurs. Toute l'armée en armes défila trois fois autour du bûcher avant qu'on y mît le feu. La jeune femme se coucha à côté du corps de son mari, et ne fit pas sortir de sa bouche une seule plainte au moment où les flammes la dévoraient. Ce spectacle excita autant de pitié que de louanges. Cependant quelques Grecs blâmèrent cette coutume comme trop sévère et comme sauvage. »¹⁸

À partir de 270 *a.C.*, Ptolémée II entreprit de doter son armée d'éléphants africains, qu'il avait projeté de faire chasser et domestiquer. C'est le commencement d'une longue série d'exploration des rives africaines de la mer Rouge, qui conduiront les explorateurs

¹⁵ Strabon, 11, 11, 13.

¹⁶ On sait par ailleurs que cette interdiction ne put être maintenue (Porphyre, *De abst.* 4, 21).

¹⁷ Usage nommé *sati*.

¹⁸ Diodore de Sicile, 19, 33-34.

ptolémaïques jusqu'au cap Gardafui. Des bases de chasses permanentes et des colonies furent fondées, dont *Ptolemais*, la première d'entre elles (à localiser probablement près de l'actuelle Aqiq, au Soudan). Elle se trouve en dehors de l'espace administré par les Lagides, et donc dans un espace propre à valoriser l'image de la puissance royale. Un corps expéditionnaire, après avoir trouvé un lieu propice, à proximité d'une mangrove, là où était disponible de l'eau douce et du bois, se trouva au contact d'hommes eux aussi fixés en ce lieu. C'est la première fois que les Grecs rencontraient des peuples de l'Afrique du nord-est. Nous avons ces quelques lignes de Strabon au sujet de la fondation : « La ville de *Ptolemais* fut bâtie à proximité de la région où l'on chasse l'éléphant par un officier de Philadelphie, nommé Eumédès : envoyé exprès pour préparer cette chasse, Eumédès entoura secrètement d'un fossé et d'un mur une presque île, puis apaisa ceux qui s'opposaient à son action, faisant des populations hostiles des amis. »¹⁹ Il se peut que ces hommes soient un groupe de pasteurs-éleveurs nomades, ceux que les Grecs nommaient Trogôdytes ; mais il pourrait s'agir aussi, puisque l'on est sur le littoral, d'un groupe d'hommes dépendant des ressources de la mer, que les Grecs appelaient Ichtyophages. Les uns et les autres pouvaient légitimement redouter le prélèvement de ressources rares par les Grecs, ainsi qu'une forme d'empiètement territorial.

Au cours de cette période, les Grecs établis dans une base de chasse méridionale rencontrèrent des populations de l'intérieur qui chassaient les éléphants pour s'en nourrir. Celles-ci disposaient d'une expertise évidente en ce domaine, une expertise dont ne disposaient pas les chasseurs grecs. C'est, sans doute, la raison pour laquelle on voulut s'associer ces tribus, ou profiter de leur connaissances des lieux et des animaux. En vain : « Ptolémée, le roi de l'Égypte, voulut amener ces chasseurs à renoncer au massacre des éléphants afin de les avoir lui-même vivants ; il leur fit beaucoup de promesses merveilleuses ; non seulement il ne put les convaincre, mais il s'entendit répondre qu'ils n'échangeraient pas le genre de vie qui était le leur contre tout son royaume »²⁰.

Vers la fin du 2^e siècle *a.C.* (115 *a.C.* ?) se produisit un moment capital : l'apprentissage par les Grecs de l'usage de la mousson grâce à une rencontre fortuite. Un Indien qui naviguait vers l'entrée de la mer Rouge (de toute évidence pour décharger dans un port arabe) avait raté sa destination : « Les gardes-côtes du golfe Arabique amenèrent au roi un Indien, qu'ils disaient avoir recueilli seul et à demi mort sur un navire échoué, sans pouvoir expliquer d'ailleurs qui il était ni d'où il venait, faute d'entendre un mot de sa langue. L'Indien fut alors remis aux mains de maîtres, qui durent lui apprendre le grec. Aussitôt qu'il le sut, il raconta qu'il était parti de l'Inde, qu'il avait fait fausse route, et qu'il venait de voir ses compagnons jusqu'au dernier mourir de faim quand il avait été recueilli sur la côte d'Égypte. Puis, voulant reconnaître les bons soins dont il avait été l'objet, il s'offrit, au cas où le roi se proposerait d'envoyer

¹⁹ Strabon, 16, 4, 7.

²⁰ Agatharchide de Cnide, *Traité de la mer Érythrée*, 5, 56 [= Photius, *Bibl.* 453a].

une expédition dans l'Inde, à lui servir de guide. »²¹ Peu de temps après, sous la conduite d'un dénommé Eudoxe de Cyzique – et sous le contrôle du roi Ptolémée VIII –, un navire parti d'Égypte rallia l'Inde et revint à son point de départ en faisant usage des vents de mousson.

3. Des premières rencontres aux espaces relationnels

Si l'on considère froidement la situation, il est difficile d'imaginer pire : ici, plus que jamais, il n'y a ni histoire « à parts égales », ni histoire « symétrique »²². Les documents en langues vernaculaires sont absents. Les peuples « éthiopiens²³ » ichtyophages et nomades n'avaient pas de culture écrite ; les Indiens sont peu bavards au sujet de la rencontre avec les *Yavanas* – quelques allusions dans les sources poétiques tamoules, difficilement datables²⁴ – ; de Balkh (Bactres), il ne reste que quelques vestiges. En d'autres termes, seuls les textes grecs évoquent ces rencontres avec quelques éléments descriptifs. Et encore, elles n'ont survécu que parce qu'elle se trouvaient, d'une façon ou d'une autre, dans la sphère où s'exprimait le pouvoir royal : les peuples les plus éloignés de la mer Rouge, par exemple, arrivent dans la documentation seulement parce qu'ils se trouvaient sur la route des explorations des Ptolémées. Dès lors que la circulation dans l'océan Indien n'a plus été liée à l'action des rois, dès qu'elle a été celle des marchands – qui ont d'ailleurs tissé un incroyable réseau de connexions –, la documentation n'est pas inexistante, mais devient très clairsemée. Ce n'est pas tout : le traitement littéraire est un « regard informé ». Il y a des codes et des stéréotypes littéraires : la capacité à implanter une colonie dans un milieu hostile, tout en pacifiant les relations avec les indigènes, vise à valoriser la personne du fondateur de *Ptolemais* ; le refus superbe des éléphantophages reflète le point de vue d'un auteur proche de l'école cynique²⁵.

Toutefois, la présence de ces rencontres interculturelles dans la documentation a une portée autrement plus intéressante. Nous sommes à un moment où l'expédition d'Alexandre, en quelques années, a considérablement élargi l'horizon du monde des Grecs : c'est comme la découverte d'un nouveau monde. Dans ce contexte, les Grecs procèdent à, pourrait-on dire, l'inventaire de ce monde habité qui s'est considérablement agrandi. Cela ne ressortit pas fondamentalement d'un goût de

²¹ Strabon, 2, 3, 4-5.

²² Expressions empruntées à R. Bertrand (*op. cit. supra*, n. 5).

²³ L'*Aithiopia* antique correspondait à un vaste ensemble s'étendant du sud de l'Égypte jusqu'à la Corne de l'Afrique.

²⁴ Voir, par exemple, Himanshu Prabha Ray, « The Yavana Presence in Ancient India », *Journal of the Economic and Social History of the Orient* 31/3 (1988) 311–325.

²⁵ Pour un autre exemple, voir Pierre Schneider, « L'élimination des faibles et des vieillards: regard grec sur les sociétés des confins de l'œcoumène », in M. Molin (ed.), *Les régulations sociales dans l'Antiquité*, Rennes, 2006, p. 43-53.

l'exotisme : les Hellènes veulent bien plutôt savoir où ils se situent dans ce monde, et pour ce faire, il faut placer tous les autres peuples qu'il est possible de connaître. Il faut aussi les décrire, autant que possible, car l'inventaire du monde est également celui de sa diversité. Voilà comment des hommes au mode de subsistance extrêmement rudimentaire, les Ichtyophages ou les Éléphantophages, apparaissent dans cette collection des savoirs sur le monde – grâce auxquels, il faut le noter, purent être composées des histoires universelles, telle la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile.

Ainsi, grâce à cette documentation à une seule voix, qui néanmoins décentre le lecteur vers des mondes non-grecs, se dévoilent des moments d'interactions, de communications, de transferts de compétences, et de débats : car il fallut sans doute négocier un certain temps pour qu'un peuple de chasseurs refuse de coopérer avec le souverain le plus puissant du monde hellénistique ! Certes, l'absence de documentation non grecque ne nous permet pas de restituer les autres perceptions. C'est à l'esprit du lecteur que revient d'imaginer les profonds décalages provoqués par l'écart des codes sociaux, les incompréhensions, les résistances mais aussi les transactions, les accords et les amitiés. Ceci n'est jamais explicite, sauf – et encore ! – dans la relation de la *sati* : d'un côté l'on entrevoit combien les Hellènes, honorant la veuve comme un guerrier qui ne redoute pas la mort, sont loin des codes sociaux du monde indien ; d'un autre côté, cet hommage « viril » est, certainement, le reflet de nombreux moments partagés avec le groupe des conducteurs d'éléphants indiens dans la vie du camp.

Quoi qu'il en soit, chacune de ces rencontres découvre – trop légèrement – l'existence d'échanges, de négociations, de transactions, de circulations d'objets et d'idées, et, ce qui est frappant, sans que la langue ne soit un obstacle apparent : soit l'on doit supposer l'existence d'interprètes, soit les langues étaient apprises, soit la communication s'établissait sans interprètes. Il n'y a pas eu d'obstacle à l'apparition d'un espace de la négociation. Cet espace a permis d'aboutir à des situations d'équilibre, dans des lieux où le rapport de force ne s'exerçait pas nécessairement au profit des Grecs. Les intérêts mutuels semblent avoir été préservés dans certains cas : ainsi l'Indien, qui retourne chez lui contre le transfert d'un savoir. Mais il est aussi des échecs : les propositions faites aux Éléphantophages (peut-être des biens matériels, tels que du métal) n'avaient pas suffi pas à créer une transaction satisfaisante. Dans l'épisode de Bactres, on décèle une confrontation culturelle et politique complexe : le rapport de force, qui favorise les Grecs, s'oppose à la présence séculaire d'un rite funéraire qu'il n'y a aucune raison sérieuse d'éliminer, ce qu'Alexandre le Grand sait profondément. En d'autres termes, ce qui se dévoile, par bribes, c'est l'esquisse d'un espace relationnel, tel que le définit J.-P. Zuniga : « Ainsi, si la logique de la connexion est fondée sur (...) le modèle du réseau électrique, prenons alors au mot cette image (...). Nous savons (...) qu'un réseau ne se résume pas à un ensemble de connexions : les connexions n'en constituent que la trame. Elles sont un circuit, mais pas son alimentation. Une trame ne

devient réseau que s'il y a circulation réelle (d'individus, d'information, de biens matériels ou immatériels). »²⁶

Laissons un peu filer le temps et allons au-delà de ces rencontres de l'époque hellénistique. Concentrons-nous sur le cas bien particulier du sud de la mer Rouge : les résidus documentaires que nous possédons montrent que s'est formé, pour reprendre l'expression de Zuniga, un « grumeau ». Au 1^{er} siècle *a.C.*, l'espace relationnel qui s'est créé à la suite des premières rencontres s'est rempli de connexions supplémentaires. La circulation, celle des hommes, des idées et des marchandises, est plus dense. Il n'y a plus de campagnes de chasse aux éléphants, et ce sont désormais des marchands alexandrins qui partent en Somalie, renseignés sur les hommes et le pays par leurs prédécesseurs : plutôt que de laisser faire les fournisseurs traditionnels de myrrhe et d'encens – les Arabes des royaumes situés dans l'actuel Yémen –, ils vont directement au contact des producteurs pour charger ces aromates. Plus tard encore, au milieu du 1^{er} siècle *p.C.*, la partie méridionale de la mer Rouge occidentale est passée sous le contrôle d'un souverain éthiopien qui contrôle partiellement les échanges locaux et régionaux : les marchands d'Alexandrie qui importaient les aromates, l'ivoire et l'écaille de tortue effectuent maintenant leurs transactions dans la sphère d'autorité de ce roi nommé Zoskalês. D'ailleurs, Zoskalês parle grec et est demandeur de biens de prestige confectionnés à Alexandrie (vaisselle d'or et d'argent). En contrepartie, il garantit un approvisionnement aux marchands d'Alexandrie : nous voici face à un classique exemple d'imbrication des réseaux du commerce et du pouvoir. Au service de cette demande méditerranéenne relayée par Zoskalês, les plus humbles des peuples, les Ichtyophages, répondent en approvisionnant l'emporion d'*Adoulis* (dans l'actuelle Érythrée) en écaille de tortue, tout en refusant de chasser des tortues dont l'écaille est très recherchée à Rome, car pour eux, elles sont sacrées²⁷. Et voici qu'apparaissent ici, malgré l'état désastreux de la documentation, toute les échelles, du global au régional, du régional au local. De cette multiplicité de confrontations vivantes et banales, tout n'a pas disparu. Les miettes des seuls documents grecs nous révèlent une mer Rouge méridionale où les hommes et les objets circulaient en tous sens, et où les Grecs ne jouaient qu'une portée de la partition d'orchestre.

Dépourvue des moyens d'une authentique « étude stéréoscopique », réduite bien souvent à la seule nécessité de la critique interne des sources disponibles, l'histoire antique n'est pas inaccessible à une étude des connexions et des interactions entre sociétés très différentes et très éloignées. À des sociétés sans tradition écrite, ou à des sociétés dont presque tout a disparu, les sources grecque donnent une existence et, potentiellement, une voix. Ce n'est sans doute pas la moindre de leur vertu.

²⁶ Jean-Paul Zuniga, « L'Histoire impériale à l'heure de l'histoire globale'. Une perspective atlantique », *RHMC* 54/4bis (2007) 54-68, p. 65.

²⁷ Voir en particulier *Périple de la mer Erythrée*, 5 ; Pline l'Ancien, *H.N.* 9, 38.

Pierre Schneider

Université d'Artois (Arras)

preprint